

## *Julien*

Sept coups venaient de sonner au clocher du village. Des versants parsemés de mélèzes dorés, les ombres s'allongeaient, dévorant tout l'espace. Dans des trilles endiablés, le vol des merles en quête d'un gîte pour la nuit émaillait l'obscurité naissante. Seul le sommet des Monges, couronné des premières neiges, retenait à grand-peine l'attention du soleil. Le souffle aigret de la brise du soir suffit à l'éteindre, baignant le ciel de reflets violacés où perçaient d'incertaines étoiles. Le contour des arêtes s'estompa. En un clin d'œil, la nuit prit le pouvoir.

Machinalement, Julien recomptait dans sa tête chaque tintement du son clair de la cloche. Non pour vérifier l'heure, mais par défi. À l'ère d'Internet, des smartphones et de la mondialisation à marche forcée, il aimait ce décompte simple

du temps qui passe. Se bousculaient alors les images, les lumières et les senteurs d'un passé si proche et si lointain à la fois. Ses jeux d'enfant dans la cour de l'école, les frimas de décembre, les mots doux de ses parents partis vers d'autres horizons, ses amours envolées, les feux de la Saint-Jean.

Les aboiements simultanés des deux patous l'arrachèrent à sa torpeur. Instinctivement, sa main se crispa sur la crosse du vieux fusil qu'il tenait sur ses genoux. Fausse alerte. À la lisière du bois, un renard au ventre creux partait en chasse. Sans illusion sur l'issue d'un combat perdu d'avance, il préféra s'éclipser discrètement. Un éclair roux embrasa l'aulnaie, puis plus rien... La vague d'inquiétude qui avait parcouru le troupeau se calma aussitôt. Les brebis, harcelées par quelques intrépides agneaux, se ruèrent sur les dernières touffes d'herbe de la journée. Julien décida d'attendre encore un peu. Le monstre prendrait-il le risque d'attaquer ce soir ? Rien n'était moins sûr. Pourtant, Julien flairait sa présence dans l'ombre de chaque sapin, dans le refuge de chaque buisson, dans les replis torturés de chaque barre rocheuse.

Tranquillement assis au pied d'un vieux hêtre décharné, un grand loup gris attendait. À peine avait-il redressé les oreilles au son des cloches. Pour lui, le temps était une notion aussi abstraite que le théorème de Pythagore pour un guerrier zoulou. Seul l'homme, la peur au ventre, compte le temps qui passe. Il en redoute la fin. Le loup ne craint que la faim. Pour conjurer sa certitude, le premier inventa les dieux. Le

second chassait en courant sous la lune. L'un domine le monde, l'autre s'adapte. Les aboiements des patous firent nerveusement retrousser les babines du loup, découvrant des crocs implacables. La perspective du festin espéré s'éloignait. Qu'importe, il attendrait.

Le chant d'une hulotte célébra l'arrivée de la lune. Pleine et ronde comme une promesse. Aujourd'hui, ses stridulations nocturnes n'effrayaient plus grand monde. En d'autres temps, elles glaçaient d'effroi les jeunes troupes républicaines massées aux confins des provinces de Bretagne et de Vendée. Dans nos montagnes, sa lugubre litanie avait trop souvent valu à la chouette hulotte de finir crucifiée sur la porte des granges. L'ignorance est la malédiction des hommes. Un rayon de lune vint lécher la prairie, inondant les brebis d'une coulée de miel.

Le loup ne viendrait pas ce soir. À regret, Julien déchargea son fusil et jeta les cartouches gorgées de chevrotines dans sa poche. Il fallait se résoudre à rentrer. Arme en bandoulière, d'un sifflement bref il donna l'ordre aux deux bords collies couchés à ses pieds de regrouper les bêtes. Comme libérés par un puissant ressort, ils s'élançèrent sans hésiter. Dégoûtées par une telle détermination et peu tentées par une nuit à la belle étoile, les brebis prirent le chemin de l'étable sans rechigner, talonnées par les bords escortés des deux patous scrutant les broussailles d'un regard suspicieux. Dans la vie d'avant, Julien aurait tranquillement laissé dormir ses animaux sur le pré. Mais ça, c'était avant.

Une fois le troupeau rentré, Julien ferma les deux battants de la porte avec précaution. Il distribua le foin imprégné des doux effluves de l'été. Fils des pluies du printemps et du soleil de juin, le foin est au berger ce que l'or est au mineur. Après avoir rempli l'écuelle des quatre chiens affamés, Julien coupa l'éclairage de la bergerie. Ce n'est qu'à ce moment qu'il commença à penser un peu à lui.

Il se voyait déjà, dos offert aux flammes du poêle à bois, attablé devant une soupe fumante agrémentée d'un généreux quartier de porc confit. Quelle étrange idée d'associer le feu aux affres des enfers ! Pour Julien, il était au contraire la conclusion d'une journée de labeur. Enivrante synthèse entre la paix de l'âme et l'abandon du corps.

Chez les Soubeyrand, on était berger de père en fils. Julien n'échappait pas à la règle. Depuis des générations, sa famille demeurait à Authon, village retranché au cœur du massif des Monges. Julien était le maillon faible. À l'aube de la soixantaine, il vivait seul, malgré de rares aventures estivales avec quelques belles touristes de Marseille ou de Nice ; aucune n'avait résisté aux rigueurs des hivers. Telles de frivoles hirondelles, toutes s'étaient envolées vers des cieux plus cléments, emportées par les furieuses bourrasques du mistral descendues des pentes de la montagne de Jouère.

Julien n'avait eu aucun enfant, du moins à sa connaissance. Comme il n'envisageait pas de se mettre en quête d'une compagne susceptible de lui faire ce cadeau, la saga des

bergers risquait bien de s'achever au terme de sa vie. Il avait bien quelques cousins, mais tous vivaient à Toulon, préférant les plages alanguies aux monts glacés de décembre. L'appel de la plaine avait été plus fort que le chant des montagnes, les lois de la pesanteur rendant improbable tout retour en arrière. Les Alpes-de-Haute-Provence étaient nées des profondeurs d'une mer disparue ; aujourd'hui, une autre mer les vidait de leurs forces vives. Pour rien au monde Julien n'aurait abandonné « ses » Monges.

L'appel du loup montait du bois du Défens et ricochait sur les falaises de Gérueu pour inonder le vallon de Fontbelle. La réponse ne se fit pas attendre. De l'ubac, une voix résonna. Puis une autre. Plus hésitants, les jappements désordonnés des jeunes du printemps singeaient les vocalises de leurs aînés dans une joyeuse cacophonie. Montant des entrailles de la Terre, ce chant barbare reprenait possession des vallées qu'il hantait autrefois. Puis l'homme-roi avait gagné. Ses pièges, ses poisons, ses battues et ses primes avaient rayé du pays cet encombrant concurrent. Vaine prétention. La nature a horreur du vide. À pas de loup, la bête avait reconquis ses territoires perdus. En cette nuit de lune pleine, le chef de bande lançait le signal de la traque. Faute de brebis égarée, un chevrillard ou un mouflon imprudent ferait l'affaire.

Enfin rassemblée, la meute s'ébranla sous la conduite du grand loup gris. Chacun connaissait son rôle. Les jeunes suivaient. Grâce à ces cours du soir, ils se formaient pour

demain. Mais rien n'était acquis d'avance. L'échec est le compagnon de route du loup. Les règles étaient simples : flairer, repérer, isoler, fatiguer et frapper. Quand tout se passait comme prévu, la curée clôturait la chasse dans un ordre immuable. Chacun son tour.

Le loup n'obéit qu'à la loi du plus fort. L'homme, qui s'en défend, ne fait pas autrement. Les puissants d'abord. Les autres se partagent les miettes. S'il en reste... Princes du CAC 40, gourous des réseaux sociaux et requins de la Bourse, dormez tranquilles. L'ordre règne. Pour l'instant...

À des années-lumière de ces mondes aussi aseptisés qu'impitoyables, une meute de loups courait sous la lune sans autre ambition que survivre.

Julien regardait danser les flammes sur les bûches de hêtre, ce qui lui laissait tout le temps pour rêver. Rien dans sa modeste demeure ne semblait en accord avec les valeurs en cours dans notre siècle. Pas d'écran racoleur, pas de téléphone, qu'il soit fixe ou mobile. Vivant aux antipodes de l'immédiateté de nos sociétés galopantes, Julien ne se tenait pas pour autant à l'écart des nouvelles du monde. Abonné à divers journaux, les informations lui parvenaient avec un certain recul, au rythme irrégulier des rares jours de la semaine où le facteur passait encore.

Autour de lui, rien de superflu, juste le nécessaire. Seule une vénérable Lada 4x4, pour débarder le bois et monter à l'alpage, trahissait son appartenance à notre univers. En dehors

des excès de ce modèle de collection, l’empreinte carbone de Julien devait être à peine plus lourde que celle d’un ermite au Moyen Âge. Aussi détestait-il ces experts cravatés abreuvant le bon peuple de conseils éclairés sur la sobriété énergétique depuis leurs tours d’ivoire climatisées, avant de s’engouffrer dans leur Tesla dernier cri pour atteindre l’aéroport le plus proche à destination de plages paradisiaques.

Le grognement sourd des chiens dans l’étable le tira de ses pensées. C’est alors qu’il entendit le chant des loups. Julien haïssait l’animal presque autant que ces pantins endimanchés. La bête fauve contre laquelle ses ancêtres s’étaient battus sans relâche partait à la conquête des territoires perdus jadis. L’intrusion du loup dans le quotidien des bergers incarnait, à elle seule, le retour du sauvage qu’ils avaient combattu tout au long de leur vie. Sublimé par un quarteron d’écolos de pacotille, ce retour trouvait un écho enthousiaste auprès d’une population de plus en plus citadine, se souciant comme d’une guigne du désarroi des alpagistes. Quant à l’Europe, pour une fois unanime, du moins en apparence, elle sanctuarisait le loup, lui octroyant le statut d’espèce protégée ! Pour les éleveurs, malgré les mesures prises par les différents gouvernements pour faire passer la pilule, l’État avait choisi son camp et ce n’était pas le leur...

Les indemnisations, les mesures de protection des troupeaux, les tirs de régulation dûment autorisés par le ministère de l’Écologie ne suffisaient ni à calmer leur colère ni à

faire cesser les attaques. La maintenance des parcs de nuit, la gestion des chiens de protection parfois plus portés sur les mollets des randonneurs que sur la défense du troupeau, les nuits sans sommeil la boule au ventre, l'angoisse d'un dérochage massif transformaient les estives en enfer. Et, au petit matin, le désolant spectacle des cadavres sanguinolents entourés de bêtes mutilées et boiteuses.

Ces tourments, Julien en souffrait durement chaque jour. Mais il était trop avisé pour s'en tenir à cette pensée unique qui faisait du loup le fossoyeur du pastoralisme. Durant les décennies d'absence du prédateur, la profession avait sombré dans un confort insouciant. À trop cultiver la facilité, on oublie l'essentiel.

Dans les vallées alpines, la pluriactivité était devenue l'un des moyens d'assurer aux habitants un niveau de vie plus confortable. Nombre d'entre eux cumulaient plusieurs emplois, brouillant les frontières entre divers métiers. Ainsi, ouvriers, fonctionnaires ou moniteurs de ski bénéficiaient du statut d'exploitant agricole, d'abord par attachement viscéral à leurs racines paysannes, sans négliger pour autant l'attrait des subsides que l'État et l'Europe accordaient à la profession. Progressivement, les troupeaux non gardés s'étaient multipliés dans toutes les montagnes, errant tout au long de l'été selon l'humeur légère de moutons imprudents. Leurs propriétaires se contentaient de vérifier une à deux fois par semaine s'ils se maintenaient dans un périmètre raisonnable, disposant

d'appétissantes pierres à sel pour cantonner les animaux. La vie était belle. Les brebis goûtaient aux joies de l'autogestion. Les bergers à celles des réorientations de carrière. Seule ombre au tableau, ce modèle de production à bas coût ne parvenait toujours pas à concurrencer le marché de l'agneau importé de Nouvelle-Zélande...

L'arrivée impromptue du loup relégua ce système aux oubliettes, parenthèse aussi brève qu'enchantée de l'histoire du pastoralisme. Ironie du sort, le prédateur redonnait au métier de berger ses lettres de noblesse. Nécessité fait loi. Ce n'était pas pour déplaire à Julien. Il tendit l'oreille. Les fauves s'étaient tus, improbables fantômes évanouis dans une nuit de nacre. Là-haut, au pied de l'arête de Géruen, loin des soucis des hommes, la traque avait pris fin. Sous la lune complice, le grand loup gris et sa compagne se délectaient d'un mouflon malchanceux. Les autres attendaient à distance respectable. Aucun d'eux n'aurait osé contester la hiérarchie établie par le chef de meute. Pas ce soir. Pas encore. Mais aucun empire n'est éternel.

Quand Julien poussa la porte, un air polaire lui fouetta le visage. Assiégeant timidement les sommets, le jour hésitait encore à descendre jusqu'au village endormi. En cette veille de Noël, l'hiver avait investi les Monges. La neige occupait l'espace tel un gros chat qui dort. Depuis l'arrivée des premiers flocons, le troupeau ne quittait plus la tiédeur moite de l'étable, ce qui permettait enfin à Julien de souffler un peu.